L'élan lui a été donné par sa zone industrielle voulue et concrétisée par l'ANP pour implanter une de ses fabrications pour le plus grand bonheur de la population. Il est bien loin le temps où Seriana ne comptait que 100 à 150 familles, dont une dizaine de colons et quatre ou cinq fonctionnaires.

Rue Mohammed-Frehat. Un lieu chargé d'histoire. Les moudjahidine du colonel Hadj Lakhdar, commandés par Grine Belgacem, le célèbre hors-la-loi française des années 1940 et 1950, dans une descente sur Seriana, aux premiers jours de Novembre 1954, avait perdu là un homme, abattu par un pied-noir, Marcel Vaisan, meunier de son état. Le moudjahid blessé avait agonisé toute la nuit. Aucune plaque commémorative. Et pourtant les édiles ont beaucoup fait par ailleurs. Sans doute un oubli. Les belles allées qui ouvrent sur Seriana étaient baptisées jadis aux noms des trois frères… m'explique quelqu'un. Je ne me souviens plus des noms qu'il m'a cités. Là, aussi, on a oublié de remettre les plaques en place.

Seriana et ses proches alentour ont donné à l'Algérie plus de cinq cents martyrs. Aucun enfant du pays n'a mis le chech des supplétifs. Le nom d'un moudjahid revient dans toutes les évocations. Si Amed el Jadarmi, de son vrai nom Imerzouken, faisait partie de la brigade de gendarmerie française locale. Aidé de moudjahidine, il mit à sac les locaux de la brigade, après être venu à bout de la résistance des occupants des lieux.

Longtemps, il hanta les djebels environnants tenant tête vaillamment aux soldats français. Lorsqu'il fut tué au cours d'un combat, son corps fut ramené au village et exposé au milieu de la place. Toute la population, hommes, femmes et enfants, fut sommée de venir regarder son cadavre «afin de méditer sur le sort qui attend ceux qui osent défier la puissance coloniale». De nombreuses opérations militaires, dont certaines avec force déploiement de moyens, étaient lancées régulièrement dans les djebels environnants. Les gens se souviennent de celle qui mit en œuvre de nombreux hélicoptères et qui se termina par un grand massacre de montagnards.

M'rabat-essadek

Chaque ville d'Algérie a eu son personnage légendaire. Seriana a eu le sien. Mrabet-Essadek, le visionnaire enchaîne, sujet à des emportements terribles. Quand, de temps en temps, la raison lui revenait, il était visionnaire, goual de futur. Les gens venaient le voir pour recevoir sa baraka.

Il n'acceptait aucune aumône. M'rabet Essadek avait tout annoncé : l'extension de Seriana et le destin de ses grands hommes, le départ des Maltais qui constituaient le principal de l'implantation européenne dans la région. Il avait annoncé par une ellipse transparente les années terribles qu'allait vivre le pays plus tard et prédit le salut…

Des pierres et des hommes

Une belle journée. De celles qui restent longtemps dans la mémoire. On s'arrête pour une petite halte. Les laceb d'El Guellab. Les virages de la perdition, qui ont coûté la vie à de nombreux chauffeurs imprudents. D'ici dévalaient jadis des adolescents fous montés sur des bolides équipés de roues de fortune. Il me semble que le vent dans la pinède proche ramène l'écho des roulements à bille qui broyaient l'asphalte et le silence de leurs vrombissements horripilants. Du balcon où nous nous trouvons, une étendue immense et plate déroule ses jaunes et ses ocres qu'«oasissent», de loin en loin, des carrés de verdure. C'est la plaine de Malal.

Le massif de Belezma comprend les djebels des Ouled-Soltane (nord de l'ancien Mac Mahon), ceux des Ouled-Chlih, de Chlaâlaâ, de Mestaoua et de R'faa (ancien PC de la zone III de la wilaya historique I). Le massif de Belezma est limité au nord par les monts du Hodna et de Boutaleb. Tous les douars environnants, tous les hameaux autour de Seriana étaient des «marakez» de l'ALN. Eljer-Assaidi, Bouyakhfaoune, Lehlimia, Aïn Ali, Gargour, Aïn El-Hamra, Ktami, Btiht, Lemtaras, Leklalat, Djerma, Taga, Eshari…

Un peu plus haut que l'endroit où nous nous trouvons, les soldats français, le soir des opérations de ratissage, faisaient un premier tri. Certains raflés étaient abattus sur place, d'autres étaient ramenés au village et livrés aux tortionnaires du DOP. Le petit bois conserve, malgré le soleil qui cuit les rochers et les arbres, quelque chose de brumeux et de froid.

On nous raconte le martyre des deux petits enfants de Btiht. La veille de Aïd El-Adha de l'année 1956, un père rentrant tard avait ramené une bouteille de sirop pour sa petite famille. Il n'y avait pas d'eau à la maison. Il envoya ses deux enfants, dix et onze ans, à la source proche. C'était le couvre-feu. Les militaires français étaient en embuscade. Les corps des petits garçons, criblés de balles, furent retrouvés dans les buissons. Le lendemain, les assassins, fiers de leur abominable forfait, descendirent sur Seriana narguer la population, guettant le moindre signe d'hostilité pour tirer dans le tas.

Un peu plus haut que l'endroit où nous nous trouvons, les soldats français, le soir des opérations de ratissage, faisaient un premier tri. Certains raflés étaient abattus sur place, d'autres étaient ramenés au village et livrés aux tortionnaires du DOP. Le petit bois conserve, malgré le soleil qui cuit les rochers et les arbres, quelque chose de brumeux et de froid.

La ligne des crêtes, une fois le cirque aux rochers cyclopéens atteint, donne un aperçu sur les profondeurs chaotiques des monts de Belezma.

Nous sommes à 1 500 m d'altitude. Le site est remarquable. Des rochers gigantesques agencés en cirque. La source qui jaillit des entrailles de la terre, domestiquée par la main habile de l'homme, ajoute un surcroît de fraîcheur aux lieux. Canalisée, elle désaltère les maisons juchées sur la crête. L'ombre de la falaise, le duvet de l'humus aux verts multiples sur la pierre, le babil du ruisselet, donnent l'envie de s'asseoir et de se laisser bercer par la douce fraîcheur des lieux. Un petit attroupement se constitue autour de nous.

Un enfant du pays s'approche de notre groupe, la jarre pleine d'eau clairette. L'eau a un arrière-goût d'argile soufrée. L'homme nous propose des fruits. «Barakett lemtaras». Un plein cageot de raisins, de figues et de pommes. La figue, délicieuse de chair opaque et de parfums entremêlés. Les raisins colorés comme des billes d'agate fermes et fondantes à la fois. Le jardinier de l'impossible a planté des milliers de pommiers. Assise gagnée sur la rocaille. Chaque plan fructifié par sa sueur. Goutte après goutte, l'effort de l'homme a donné naissance au jardin. Avec un ample geste du bras, il désigne l'immense plaine en contrebas. «Les Français ont spolié nos ancêtres. Ils ont pris les meilleures terres. Nous nous sommes repliés sur le djebel. Il y a quelque temps, rare était ici la verdure. Chaque fois qu'un puits se tarit nous forons plus profondément.

L'Etat a construit la route. Il a ramené l'électricité. L'ANP a implanté une grande usine ici. Elle a donné du travail aux gens. Nous, nous avons retroussé nos manches. Le résultat vous l'avez vu à Seriana. La ville a changé. Les choses avancent bien.» J'ose une question. Elle me brûlait les lèvres. Pourquoi ces guérites sur les hauteurs ? «Ce sont des postes d'observation. Certaines datent de la révolution, d'autres ont été construites pendant les années du terrorisme. Par précaution uniquement. Les GIA n'ont pas pu s'implanter ici. Malgré tous leurs efforts, les Français n'ont recruté aucun harki. Il n'y avait pas de fils de harki ici.» Le bâti alentour s'est inspiré du savoir-faire romain. Le monumental en moins. La pierre est belle. Un rouge veiné d'amarante et de jaune. Les murs sont droits.

L'ensemble donne aux maisons une fierté sobre et belle. On nous retient. Chacun a un chapitre d'histoire qu'il veut partager. C'est d'ici qu'est parti le soulèvement de 1916 contre la circonscription. C'est à cette époque que se distingua Ouzelmath dont la geste était déclamée, jusqu'à une époque récente, par les troubadours itinérants les jours de grand marché.

Les montagnards, face à la répression, avaient voulu fabriquer un canon. Le tronc évidé d'un chêne fut bourré de poudre. Medfaa Kerrouch, tentative désespérée, vaine, dérisoire et tragique de tenir tête à l'ennemi sans maîtriser d'abord le secret de ses armes.

Les hommes des hauteurs nous expliquent qu'il y a, au-delà de la colline, un site extraordinaire, un champ planté de dolmens colossaux.

Concrétions d'argile dues au hasard de la géologie ou autels fantastiques érigés là pour d'étranges offices païens, tel que semblent le croire des montagnards friands de légendes ? Les tombes mises au jour au pied des gigantesques pierres tombales et les squelettes découverts donnent du crédit à la croyance. L'homme qui parle suit d'un index ample le profilé de l'horizon. Dem-esma. Le sang du ciel, dit-il.

Le pourpre qui dore les crêtes au crépuscule, a-t-il inspiré l'image ? Ou bien «demet esma», «les racines du ciel» parce que, vu d'en bas, le ciel semble reposer sur l'échine du djebel ? Atlas d'argile supportant les cieux à Lemtaras ! Nos hôtes d'une heure nous apprennent qu'ils se proposent de construire une petite école. Ils lui ont trouvé un nom qui fait le consensus. Celui que portait un homme de piété et de charité qui avait pendant la Guerre mondiale soigné les malades du typhus et, plus tard, ouvert une soupe populaire quand la famine sévissait dans la région.

Gavés de fruits, de prévenances, d'explications et d'historiettes, nous retournons à Seriana. J'ai retrouvé plaisantes celles du berger courageux qui tirait l'oreille du lion pendant que ce dernier lui dévorait la cuisse ainsi que celle de la goutte de miel qui, placée sur le nombril, guérit tous les maux connus de l'homme.

La leçon du square

Tout est propre dans la ville, mais un endroit attire particulièrement le promeneur. Le square est un lieu géométrique. Les lignes y convergent. La halte s'impose. Le maire est un homme public. A l'évidence, il ne craint pas de pneus brûlés devant ses bureaux ni de citoyens en mal de passe-droit.

Il nous fait les honneurs de son square. Une petite foule nous emboîte le pas. La plupart des hommes viennent de sortir de la mosquée proche. Une plaque commémorative porte les noms des chouhada de Seriana et de ses proches environs. 403 chouhada.

On nous explique qu'une liste additive a porté le nombre des moudjahidine tombés les armes à la main à plus de 500. La ville comptait pendant les années 1950 à peine 5 000 âmes. C'est dire l'importance de l'engagement dans les rangs de l'ALN des hommes de Seriana et de ses alentours. Ce square est un musée à ciel ouvert. Des pierres romaines gravées d'inscriptions latines rappellent le passé glorieux de la cité. Les maîtres des arches et des colonnes ont laissé leurs empreintes. Un monument attire le regard.

Le buste en bronze de Louis Pasteur. Une date : 1895. «A Louis Pasteur, l'humanité reconnaissante». Le jour de l'indépendance, des tirs irresponsables avaient ciblé la tête du grand savant. Traîné au bout d'une corde à travers les rues, le buste fut sauvé grâce à l'intervention des sages de la ville et remis à sa place. Belle leçon d'humanisme. On enchaîne sur le thème de la culture. Un homme portant les insignes vestimentaires et pileux de sa confrérie se lance dans un discours confus qui tient de la diatribe. Confusion de thèmes et de mots.

On comprend qu'il défend la langue arabe, «langue du paradis». L'actualité y est pour quelque chose. L'érudit qui nous a rejoint intervient : «Le Coran a été traduit en ouighour, en français, en anglais, en arménien, en swahili, en malais, en bosniaque, dans toutes les langues parlées à travers la terre. Les peuples musulmans clament l'unicité de Dieu dans leur langue maternelle. Dieu est universel.» L'évidence rappelée n'éteint pas l'ire du taliban. Il veut à tout prix nous entraîner sur le terrain des citations et des dires.

Dûment bâillonnés, nous subissons son prêche volubile. Il s'accroche. L'ancienne école, ce lien tissé avec la modernité, accusée d'avoir été installée jadis en dehors du libre arbitre des Algériens, est dénoncé par notre «assaillant» comme la cause de toutes les «dépravations» : le doute identitaire et le mimétisme destructeur. Il est, lui, le produit pur et dur de l'enseignement qui a permis la «réappropriation» du patrimoine culturel «ancestral» vendu en kit avec les dogmes médiévaux du salafisme. Langage de sourds. Nous battons en retraite. Nous quittons la ville après un dernier arrêt face à la plaque de marbre aux 403 inscriptions. Des jeunes gens plus loin récitent la Fatiha.

M. M.

Publicité